



N 43

RE

2a

VITTORIO EM. III

FONDO PIZZOFALCONE



NAZIONALE

BIBLIOTECA

B. Prov.
Miscellanea

VITTORIO EM. III

58
393

NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

mis. b. 58 393



ARMADIO

XXXVII

Palchetto

Num.° d'ordine

1084512

LETTRE
DE
CHRISTOPHE COLOMB

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES
DU
COMITÉ D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE

Tiré à 125 exemplaires numérotés :

- 1 sur peau vélin.
- 5 sur papier soufre.
- 119 sur papier vergé de Hollande.

N° 110.

LETTRE
DE
CHRISTOPHE COLOMB

SUR LA
DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE

Publiée d'après la rarissime version latine
conservée à la Bibliothèque impériale

TRADUITE EN FRANÇAIS

COMMENTÉE ET ENRICHIE DE NOTES PUISÉES AUX SOURCES ORIGINALES

PAR

LUCIEN DE ROSNY

Vice-Président du Comité d'Archéologie américaine de France,
Ancien correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques.



PARIS
CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR
41, QUAI DES AUGUSTINS, 41

1865

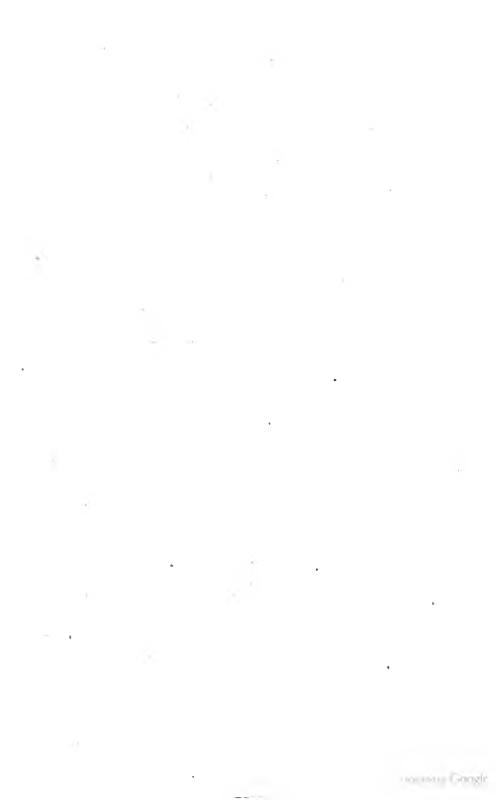


A

M. J. M. TORRES CAICEDO

ANCIEN CHARGÉ D'AFFAIRES DE LA RÉPUBLIQUE DE VÉNÉZUÉLA
MEMBRE DU CONSEIL DU COMITÉ D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE
OFFICIER DE LA LÉGIION D'HONNEUR
ETC., ETC., ETC.

HOMMAGE DE LA PROFONDE SYMPATHIE DE L'AUTEUR.



PRÉFACE

Au moment où Christophe Colomb accomplissait sa merveilleuse entreprise, l'Europe se trouvait sous l'émotion d'un fait plus important encore, et qui est devenu, non sans raison, le point de départ de l'ère des temps modernes. Une dernière invasion définitivement triomphante, effaçant de ce monde les vestiges de l'empire romain, avait assis le barbare aux portes de la civilisation. Depuis la prise de Constantinople, la chrétienté, menacée dans ses foyers, devait s'attendre à la continuité de l'état de guerre religieuse que le Coran impose à ses sectateurs; dès lors plus d'expédition possible en Orient, plus de rapport facile avec les Échelles, l'Égypte, les Indes, possédées ou parcourues par le mahométan; la navigation de la Méditerranée devenait des plus dangereuses, et le commerce, sinon la subsistance de l'Europe, était compromis. Un immense besoin d'expansion portait vers l'inconnu une activité, qui, en même temps qu'elle perdait ses anciens débouchés, se trouvait surexcitée par le travail intellectuel précurseur de la Renaissance.

On croyait bien alors que la terre était ronde; mais, à défaut de moyens exacts d'appréciation, on était loin de se faire une

idée de ses dimensions; et, soit qu'on les réduisit outre mesure, soit qu'on s'exagérât la distance réelle des limites de l'extrême Orient, on s'imaginait retrouver les Indes au delà de l'océan Atlantique, sans se rendre compte de l'étendue possible des grandes mers, dont la Méditerranée n'est qu'une miniature.

Telles sont les pensées qui, après avoir guidé Chr. Colomb, l'ont constamment suivi dans sa carrière, et lui ont même longtemps survécu. Le but de l'amiral génois, c'est de substituer une nouvelle route à celle de l'Égypte et de la mer Rouge, c'est de prendre à revers le pays des épices et de remonter le Gange. Dès la première Ile qu'il découvre, il se croit aux Indes; et il impose aux habitants du Nouveau-Monde un nom d'emprunt, qu'ils ne perdront jamais. A Cuba, il se croit en Chine et s'étonne de ne pas y rencontrer le grand khan des Tartares; et, quoique son expédition ne lui ait pas fait rencontrer les produits de l'extrême Orient qu'il était venu chercher, il se fait fort d'en envoyer au roi d'Espagne, autant qu'il plaira à ce souverain de lui en demander.

Il est donc bien certain que Colomb ne cherchait pas un nouveau monde, et que les préoccupations scientifiques n'entraient pour rien dans ses visées. Trois objets remplissent ses intentions : la conquête politique, qui s'effectue sans le moindre scrupule, au nom du droit du plus fort; les relations commerciales et internationales que les gens de l'époque entendaient en vrais forbans, toutes les fois qu'une force suffisante ne les tenait pas en respect; enfin, le prosélytisme religieux, d'autant plus redoutable qu'il était encore très-naïf. Ceux qui vinrent après Colomb, et qui furent, pour la plupart, des aven-

turiers de la pire espèce, n'eurent pas d'autres mobiles que ceux qui viennent d'être indiqués ; mais une cupidité sans frein et l'absence de tout sentiment d'humanité leur dictèrent une autre conduite : l'histoire n'aura pas assez d'exécration pour la raconter.

Si les aventuriers envahisseurs de l'Amérique ne s'étaient montrés que cruels, on les aurait peut-être plus facilement oubliés ; mais ils furent inintelligents, et leur nom revient forcément à la pensée toutes les fois que l'on songe au passé de ce malheureux pays.

En effet, autant par suite de la disparition des monuments qu'on a détruits ou laissé perdre, que par suite de l'état d'ignorance et du défaut de traditions chez un grand nombre des peuples de cette immense contrée, l'Amérique n'a point d'histoire. Il y avait là cependant une civilisation propre, qui s'est malheureusement perdue elle-même, mais dont les vestiges ont été en partie retrouvés : réunir ces éléments, les coordonner, et en tirer les conclusions historiques qu'ils peuvent contenir, telle est la mission que s'est imposée le comité d'archéologie américaine. A peine constituée, cette réunion de savants a donné, dans la *Revue américaine*, des études pleines d'intérêt. Associée à la Société d'Ethnographie, elle espère former aussi une intéressante collection d'objets spéciaux à la science qu'elle cultive ; mais elle a compris en même temps que ce qu'il faut avant tout, dans un pareil ordre de recherches, c'est la multiplication des éléments de travail qui font généralement défaut. A cet effet, le comité compte entreprendre ou favoriser la publication des plus précieux documents qui seront à sa disposition.

On ne pouvait mieux commencer que par la lettre où Christophe Colomb rend compte des premiers rapports du monde ancien avec le monde nouveau. M. Lucien de Rosny, qui a bien voulu se charger de ce travail, l'a exécuté avec tout le soin et l'entente désirables : le texte, en certains points fautif ou douteux, a été comparé et autant que possible amendé ; tout en le serrant de près, la traduction n'y est pas asservie, on n'y oublie point les nécessités de la clarté et de l'intelligence ; enfin, des notes, aussi complètes qu'on peut les souhaiter, donnent non-seulement aux gens du monde, mais aux savants mêmes, des indications indispensables pour posséder complètement l'esprit de la situation. Ce petit ouvrage doit à de pareilles conditions un intérêt des plus vifs ; il sera la base de la collection de tout Américaniste.

ALPH. CASTAING,

Président du Comité.

Digitized by Google

**Epistola de Insulis de Novo repertis. Impressa
Parisius in Campo Gaillardi.**

EPIGRAMMA R. L. DE CORDARIA, EPISCOPI MONTISPALUETI AD INVICTISSIMUM
REGEM HISPANICARUM.

Jam nulla Hispanis tellus addeuda triumphis
Atque parum tantis viribus orbis erat.
Nunc longè eois regio deprensa sub uadis
Auctura est titulos, Beticæ magnæ, tacos.
Undè repertori meritis referenda Colombo
Gratia, sed summo est maior habenda Deo
Qui vincenda parat nova regna tibi quæ
Teque simul fortem prestat et esse pleni.



EPISTOLA CHRISTOFORI COLOM, CUI ETAS NOSTRA
MULTUM DEBET DE INSULIS INDIE SUPRA GANGEM
NUPER INVENTIS, AD QUAS PERQUIRENDAS OCTAVO ANTEA
MENSE AUSPICIIS ET ERE INVICTISSIMI FERNANDI HISPANI-
ARUM REGIS MISSUS FUERAT : AD MAGNIFICUM DOMI-
NUM RAPHAELEM SANXIS, EJUSDEM SERENISSIMI REGIS,
TESAURARIUM MISSA, QUAM NOBILIS AC LITTERATUS VIR
ALIANDER DE COSCO AB HISPANO IDIOMATE IN LATINUM
CONVERTIT TERCIO KALENDIS MAII MCCCCXCIII, PONTIFI-
CATUS ALEXANDRI VI, ANNO PRIMO.

*Quoniam susceptæ provincie rem perfectam me consecutum
fuisse gratum tibi fore scio, has constitui exarare quæ te unius
cujusque rei in hoc nostro itinere geste inventeque, admoneant :
tricesimo tercio die postquam Gadibus discessi, in mare Indi-
cum perveni : ubi plurimas insulas innumeris habitatas homi-
nibus repperi ; quarum omnium pro felicissimo Rege nostro pre-
conio celebrato et vexillis extensis contradicente nemine
possessionem accepi, primeque earum divini Salvatoris nomen
imposui (cujus fretus auxilio) tam ad hanc quam ad ceteras
alias pervenimus. Eam vero Indi Guanahanin.*

*Aliarum etiam unam quamque novo nomine nuncupari.
Quippe aliam insulam Sancte Marie Conceptionis, aliam Fer-
nandinam, aliam Hysabellam, aliam Johanam et sic de
reliquis appellari iussi. Quam primum in eam insulam quam
dudum Johanam vocari dixi appulimus, iuxta ejus littus occi-
dentem versus aliquantulum processi ; tamque eam magnam
nullo reperto fine inveni ut non insulam sed continentem Cha-
tai provinciam esse crediderim : nulla tum videns oppida
municipiari in maritimis sita confinibus præter aliquos vicos et
predia rustica : cum quorum incolis loqui nequibam quare simul
ac nos ridebant, surripiebant fugam.*

Progrediebar ultra, existimans aliquam me urbem villasve inventurum. Denique videns quod longe admodum progressus, nichil novi emergebat et hujusmodi via nos ad septentrionem deferebat, quod ipse fugere exoptabam, terris etenim regnabat bruma, ad Austrumque erat in voto contendere nec minus venti flagitantibus succedebant, constitui alios non operiri successus; et sic retrocedens ad portum quemdam quem signaveram sum reversus. Unde duos homines ex nostris in terram misi qui investigarent esset ne rex in ea provincia urbesque aliquae. Hi per tres dies ambularunt, inveneruntque innumeros populos et habitationes parvas tamen et absque ullo regimine, quapropter redierunt. Interea ego cum intellexeram a quibusdam Indis quos ibidem susceperam quod hujusmodi provincia Insula quidem erat, et sic perrexi orientem versus; ejus semper stringens littora usque ad milliaria cccxij. Ubi ipsius insule sunt extrema, hinc aliam insulam ad orientem prospexi distantem ab hac Johana miliaribus Liiij quam protinus Hispaniam dixi; in eamque concessi et direxi iter quasi per septentrionem quemadmodum in Johana ad orientem miliaria DLXiiij quae dicta Johana et aliae ibidem insule quam fertilissime existunt. Hec multis atque tutissimis et latis, nec aliis quos unqua viderim comparandis portibus est circumdata: multi maximi et salubres hanc interfluunt fluvii; multi quoque et eminentissimi in ea sunt montes. Omnes haec insule sunt pulcherrime et variis distincto figuris perviae et maxima arborum varietate sidera lambentium plene quas nunquam foliis privari credo. Quippe vidi eas virentes atque decoras ceu mense Maio in Hispania solent esse, quarum aliae florentes, aliae fructuose, aliae in alio statu secundum uniuscujusque qualitatem vigeant. Garriebat philomena et alii passeret varii ac innumeri. Mense Novembris quo ipse per eas deambulabam. Sunt praeterea in dicta insula Johana septem vel octo palmarum genera quae proceritate et pulchritudine quem admodum ceterae omnes arbores, herbae, fructusque nostras facile exuperant; sunt et mirabiles pinus agri et prata vastissima, variae aves, varia mella, variaque metalla, ferro excepto. In ea autem quam Hispanam supra diximus nuncupari, maximi sunt

montes ac pulchri vasta rura nemora, campi feracissimi seri pacisque et condendis edificiis aptissimi. Portuum in hac insula commoditas et prestancia fluminum copia salubritate admixta hominum quod nisi quis viderit credulitatem superat. Hujus arbores, pascua et fructus multum ab illis Johane differunt. Hec preterea Hispana diverso aromatis genere, auro, metallisque abundat. Cujus quidem et omnium aliarum quas ego vidi et quarum cognitionem habeo, incole utriusque sexus nudi semper incedunt, quemadmodum eduntur in lucem; preter aliquas feminas que folio frondeve aliqua aut bombicino velo pudenda operiunt, quod ipse sibi ad id negotii parant. Carent ii omnes (ut supra dixi) quocumque genere ferri, carent et armis: ut pote sibi ignotis nec ad ea sunt apti, non propter corporis deformitatem, cum sint bene formati, sed quod sunt timidi ac pleni formidine. Gestant tamen pro armis arundines sole perustas, in quarum radicibus hastile quoddam ligneum siccum et in mucrone attenuatum figunt; neque iis audent iugiter uti, nam sepe evenit cum miserim duos vel tres homines ex meis ad aliquas villas ut cum eorum loquerentur incolis, exiisse agmen glomeratum ex Indis; et ubi nostros appropinquare uidebant fugam celeriter arripuisse, despretis a patre liberis et econtra, et hoc non quod cuipiam eorum damnum aliquot vel injuria illata fuerit: immo ad quoscumque appuli et quibus cum verbum facere potui, quicquid habebam sum elargitus, pannum aliaque permulta, nulla michi facta versura sed sunt natura pauidi ac timidi. Ceterum ubi se cernunt tutos, omni metu repulso, sunt admodum simplices ac bone fidei et in omnibus que habent liberalissimi; roganti quod possidet inficiatur nemo: quin ipsi nos ad id poscendum inuitant. Maximum erga omnes amorem preseferunt; dant queque magna pro parvis; minima et nullius precii hisce darent, ut sunt lancis, parapsidum vitrique fragmenta, item clavi ligule quanquam si hoc poterant adipisci, videbatur eis pulcherrima mundi possidere iocalia. Accidit enim quendam navitam tantum auri pondus habuisse pro una ligula quanti sunt tres aurei solidi; et sic

alios et sic alios pro aliis minoris precii presertim pro blanguis novis; et quibusdam nummis aureis pro quibus habendis dabant quocquod petebat venditor: puta unciam cum dimidia et duas auri, vel triginta et quadraginta bombicis pondo quam ipsi iam noverant. Item arcuum, amphore, hydrie, doliique fragmenta: bombice et auro tanquam bestie comparabant, quodquia iniquum sane erat vetui. Dedique eis multa pulchra et grata que mecum tuleram nullo interveniente premio: ut eos michi facilius conciliarem fierent que christicole et ut sint proni in amorem erga Regem, Reginam principesque nostros et universas Gentes Hispanie ac studeant perquirere, coacervare eaque nobis tradere quibus ipsi affluunt et nos magnopere indigemus. Nullam hii norunt hydolatriam; imo firmissime credunt omnem vim, omnem potenciam, omniaque denique bona esse in Celo; meque inde cum his navibus et nautis descendisse atque hoc animo ubique fui susceptus postquam metum repulerant. Nec sunt segnes aut rudes; quin summi ac perspicacis ingenii; et homines qui transfretant mare illud non sine admiratione uniuscuiusque rei rationem reddunt, sed nunquam viderunt gentes uestitas neque naves huiusmodi. Ego statim atque ad mare illud perueni prima insula quosdam Indos violenter arripui qui ediscerent a nobis et nos pariter docerent ea quorum in iisce partibus cognitionem habebant et ex voto successit nam brevi nos ipsos et ii nos tum gestu ac signis tum verbis intellexerunt; magnoque nobis fuere emolumento. Veniunt modo mecum tamen qui semper putant me desiluisse e celo quamvis diu nobiscum versati fuerint hodieque versentur et ii erant primi qui id quocumque appellabamus nunciabant: alii deinceps alijs elata voce dicentes «Venite, venite et videbitis gentes ethereas.» Quam ob rem tam femine quam viri, tam impuberes quam adulti, tam iuvenes quam senes deposita a formidine paulo ante concepta nos certatim visebunt; magna interstipante caterua aliis cibum, aliis potum afferentibus maximo cum amore ac benevolentia incredibili. Habet unaqueque insula multas scaphas solidi ligni etsi angustas longitudine tamen ac forma nostris biremibus similes, cursu autem velociore. Regun-

tur remis tantummodo. Harum quedam sunt magne; quedam parve; quedam in medio consistunt. Plures tamen biremi que remiget duode viginti transtris maiores, cum quibus in omnes illas insulas que innumere sunt trajicitur, cumque iis suam mercaturam exercent et inter eos comercia fiunt. Aliquas ego harum biremium seu scapharum vidi que rehebant septuaginta et octuaginta remiges. In omnibus iis insulis nulla est diversitas inter gentis effigies; nulla in moribus atque loquela. Quin omnes se intelligunt ad invicem. Que res perutilis est illi id quod serenissimum regem nostrum exoptare precipue reor, scilicet eorum ad sanctam Christi fidem conversionem cui quidem quantum intelligere potui facilimi sunt et proni.

Dixi quemadmodum sum progressus antea insulam Iohanam per rectum tramitem occasus in orientem miliaria cccxij per quam viam et intervalum itineris possum dicere hanc Iohanam esse maiorem Anglia et Scotia simul, namque ultra dicta cccxij passuum milia in ea parte que ad occidentem prospectat, due, quas non petij, super sunt provincie; quarum alteram Indi Anan vocant, cuius accole caudati nascuntur. Tenduntur in longitudinem ad miliaria CLXXX, ut ab his quos veho mecum Indis percepi; qui omnes has callent insulas. Hispane uero ambitus maior est tota Hispania a Colonia usque ad Fontem rabidum hincque facile arguitur quod quartum eius latus quod ipse per rectam lineam occidentis in Orientem traieci miliaria continet DXL. Hec Insula est affectanda et affectata non spernenda in qua etsi aliarum omnium, ut dixi, pro inuictissimo Rege nostro solenniter possessionem accepi: earumque imperium dicto Regi penitus committitur. In oportuniori tamen loco atque omni lucro et commercio condecanti cuiusdam magne ville, cui Natiritatis Domini nomen dedimus, possessionem peculiariter accepi; ibique arcem quamdam erigere ex tempore iussi: que modo iam debet esse peracta; in qua homines qui necessarij sunt visi, cum omni armorum genere et ultra annum victum opportuno reliqui. Item quamdam carauellam et pro alijs construendis tam in hac arce quam in ceteris peritis. Ac eiusdem insule Regis erga nos benevolentiam ac familiaritatem incredi-

bilem. Sunt enim gentes ille amabiles admodum et benigne eo quod rex predictus me fratrem suum dici gloriabatur; et si animum revocarent et iis qui in arce manserunt nocere celint, nequeunt, quod armis carent, nudi incedunt et nimium timidi. Ideo dictam arcem tenentes duntaxat poterunt totam eam insulam nullo sibi imminente discrimine populari dummodo leges quas dedimus ac regimen non excedant facile detinere. In omnibus iis insulis, ut intellexi, quisque uni tantum coniugi acquiescit, præter principes aut reges: quibus viginti habere licet. Femine magis quam viri laborare videntur. Nec bene potui intelligere an habeant bona propria, vidi enim quod unus habebat alijs impartiri presertim dapex, obsonia et huiusmodi. Nullum apud eos monstrum reperi, et plerique existimabant, sed homines magne reverentie atque benignos. Nec sunt nigri velut Ethiopes. Habent crines planos ac demissos. Non degunt ubi radiorum solaris emicat calor, permagna namque hic est solis vehementia; propterea quod ab æquinoctiali linea distat. Ubi videntur gradus sex et viginti et ex montium cacuminibus maximum quoque viget frigus. Sed id quidem moderantur Indi. Inde tum loci consuetudine tum rerum calidissimarum quibus frequenter ac luxuriose vescuntur presidio. Itaque monstra aliqua non vidi, neque eorum alicubi habui cognitionem; excepta quodam insula Charis nuncupata: que secunda ex Hispana in Indiam transfretantibus existit quam gens quedam a finitimis habitata ferocior incolit. Hi carne humana vescuntur. Habent predicti biremium genera plurima quibus in omnes Indicas insulas trajciunt, depredant, surripiunt, quecumque possunt. Nichil ab alijs differunt nisi quod gerunt more femineo longos crines, utuntur arcubus et spiculis arundineis fixis et diximus, in grossiori parte attenuatis hastilibus, ideoque habentur feroces quare ceteri Indi inexhausto metu plectuntur; sed hos ego nichili facio plus quam alios.

Hi sunt qui coeunt cum quibusdam feminis que sole insulam Matennin primam ex Hispana in Indiam trajeci entibus habitant. He autem femine nullum sui sexus opus exercent: utuntur enim arcibus et spiculis sicuti de earum coniungibus

dixi. Muniant sese laminis encis quarum marina apud eas copia existit.

Aliam michi insulam affirmant supradicta Hispana maiorem. Eius incole carent pilis auroque inter alias potissimum exuberat. Huius insule et aliarum quas vidi homines mecum porto qui horum que dixi, testimonium perhibebunt.

Denique ut nostri discessus et celeris reversionis compendium ac emolumentum brevibus astringam, hoc polliceor me nostris Regibus invictissimis, parvo eorum fultum auxilio, tantum aurum daturum quantum eis fuerit opus, tantum vero aromatum, bobicis, masticis que apud Chium, duntaxat invenitur; tantumque lignum aloes, tantum servorum hydrophilatorum quantum eorum Maiestas voluerit exigere, item reubarbarum et alia aromatum genera que ij quos in dicta arce reliqui iam inuenisse atque inuenturos existimo. Quandoquidem ego nullibi magis sum moratus nisi quantum me coegerunt venti. Preterquam in villa Natiritalis dum arcem condere et tuta omnia esse providi. Que etsi maxima et inaudita sunt, multa tamen maiora forent si nares michi, ut ratio exigit, subuenisset, verum multum ac mirabile hoc, nec nostris meritis correspondens, sed sancte Christiane fidei nostrorumque Regum pietati ac religioni; quia quod humanus consequi non poterat intellectus, id humanis concessit divinus. Solet enim Deus pueros (aliis servos) suos quique sua precepta diligunt etiam in impossibilitatibus exaudire, ut nobis in presentia contigit qui in ea consecuti sumus que hactenus mortalium vires minime attigerant. Nam si harum insularum quipiam aliquid scripserunt aut locuti sunt, omnes per ambages et coniecturas nemo se eas vidisse asserit verum prope videbatur fabula. Igitur Rex et Regina principesque ac eorum regna felicissima cuncteque alie christianorum provincie Salvatori Domino nostro Ihesu Christo agamas gratias qui tanta nos victoria munereque donavit. Celebrantur processiones, peragantur solennia sacra, festa que fronde vellentur delubra, exultet Christus in terris quemadmodum in celis exultat quom tot populorum perditas antehac animas saluatum iri preuidet. Letemur et nos tum propter exalta-

*tionem nostre fidei, tum propter rerum temporalium incrementa
quorum non solum Hispania sed unversa Christianitas est futura
particeps. Hec ut gesta sunt sic breviter enarrata. Vale.*

Ulisbonne, pridie ydus marcij.

CHRISTOFORUS COLOM,

Oceano classi Prefectus.

Lettre de Christophe Colomb auquel notre siècle doit beaucoup, à l'occasion des îles de l'Inde¹ trouvées récemment au delà du Gange² et pour la recherche desquelles il avait été envoyé huit mois auparavant sous les auspices et aux frais de Ferdinand, roi invincible des Espagnes, laquelle lettre a été adressée au magnifique seigneur Raphaël Sanris, trésorier du dit roi très-sérénissime et que le noble et lettré Aliander de Cosco a traduite de l'espagnol en latin, le 3^e des calendes de mai 1493 et la première année du pontificat d'Alexandre VI.

Comme je sais que cela doit vous être agréable, j'ai résolu d'écrire le récit de la conquête, afin que vous connaissiez

¹ Christophe Colomb, parti de Cadix avec cent vingt hommes et trois caravelles qu'il équipa à Palos, n'alla point dans l'Atlantique qu'il appelle *la mer des Indes* pour découvrir l'Amérique, mais pour rechercher les Indes Orientales, la côte orientale de l'Asie, ou, si l'on veut, la route occidentale au pays des épiques; et pendant toute sa vie, objet d'une singulière hallucination, il fut dans la conviction que telle avait été sa découverte; mais ce qui est non moins singulier, c'est que la postérité qui a été désabusée a néanmoins conservé le nom d'Indes Occidentales au Nouveau-Monde. Colomb n'avait pour guide que l'*Imago Mundi*, compilation que Pierre d'Ailly écrivit en 1410. L'exemplaire qui lui servit, semble être celui qui est conservé à la bibliothèque de Séville : il est surchargé d'annotations manuscrites paraissant avoir été faites par Colomb lui-même. Celui-ci avait aussi dans les mains la carte marine de Toscanelli qui l'encouragea dans ses projets et lui dit : Soyez certain qu'en suivant la direction que Je vous indique, vous trouverez de riches provinces et des cités grandes et bien peuplées. Enfin il avait

les détails de notre voyage, de nos exploits et de nos découvertes ¹. Trente-trois jours après avoir quitté Cadix, je suis entré dans la mer des Indes où j'ai trouvé plusieurs îles remplies d'habitants. Après y avoir fait faire une proclamation solennelle, et y avoir déployé nos drapeaux, j'en ai pris possession au nom de notre roi très-heureux sans que personne ne s'y soit opposé ². J'ai donné à la première

aussi les œuvres de Marco Polo, qui ne laissèrent pas de l'entretenir dans ses illusions et de le fourvoyer dans son expédition, si remarquable d'ailleurs par ses résultats. Indépendamment de ces mauvais guides, il s'était fait une carte routière qui n'a pas été conservée. On croit que le planisphère de Behaim, terminé en 1492, doit en donner une idée et qu'il a dû y recourir pour la tracer.

² Colomb, trompé et égaré par des récits fabuleux, jouet d'idées aussi peu fondées, se croyant en Asie, dans l'Inde proprement dite, on comprend pour lors la présence des mots *supra Gangem* sur ce titre. Ils ont disparu dans plusieurs éditions postérieures à celle que je reproduis ici et qui doit être considérée comme la première, ou plutôt comme ayant paru simultanément avec celles qui furent publiées au retour du premier voyage de ce célèbre navigateur.

¹ C. Colomb fait allusion moins à la lettre que je réédite ici, qu'à son journal qui nous a été conservé en partie par Bernaldez, curé de Los Palacios, son ami, dans l'*Historia de los reyes Catholicos* qui n'a point été imprimée, et dans un manuscrit de son contemporain, Las Casas, évêque de Chiapa; postérieurement dans la *Collection des voyages espagnols* de M. F. de Navarette (tome I^{er}), et dans le *Codex diplomaticus* publié à Genève en 1823 par J. B. Spotorno. C'est à l'aide de ce journal si curieux que le pionnier de l'Amérique devait écrire la relation de ses découvertes sur le modèle des Commentaires de Jules César, et que Fernand Colomb, son fils naturel, nous a donné une relation de sa vie imprimée en italien.

² La prise de possession des îles dont il est ici question, est aux yeux du philosophe un singulier procédé comme base de propriété. Il consiste, de la part de C. Colomb, à prendre la bannière royale, tandis que deux des capitaines aventuriers de sa suite prirent chacun une bannière de la croix verte qui décorait les caravelles

de ces îles le nom de Saint-Sauveur (San Salvador), en reconnaissance du secours que le Sauveur m'avait fourni, tant pour cette île que pour les autres où nous sommes entrés. Les Indiens appellent cette première *Guanahani*¹.

J'ai donné aussi à chacune des autres un nouveau nom : à l'une², celui de la conception de Sainte-Marie, à une autre celui de Ferdinanda³, à une troisième celui d'Isa-

de l'expédition : elles étaient ornées d'un F (*Fernando*) et d'un Y (*Ysabella*), surmontés chacun d'une couronne. Ces deux initiales étaient séparées d'une $\frac{1}{2}$. Colomb fit venir ses deux capitaines ainsi que *Rodrigo Descovedo*, tabellion de la petite flotte, et *Rodrigo Sanchez*, de Ségovie, et leur dit qu'il les prenait à témoin, avec les protestations plus amplement consignées dans un écrit dressé à ce sujet.

¹ Cette île fait partie du groupe des îles Lucayes, voisines de la côte septentrionale de Cuba. Je ne peux la désigner avec certitude. Peut-être est-ce celle que les Anglais nomment *Cat-island*; peut-être l'île d'*Elgram* située au 24° 30' de latitude? Navarette (p. civ de son Introduction) dit que c'est cette île que les cartes nomment San Salvador, grande île située entre les parallèles de 24° et de 23°. On a cru que c'est la première que découvrit Colomb le 12 octobre; mais en examinant son journal, on doit se convaincre que c'est l'île du *Gran Turco*, la plus septentrionale des îles turques. Le traducteur de Navarette lui conteste cependant cette désignation et lui en assigne une autre.

² *Santa Maria de la Concepcion*. C'est celle qu'on nomme aujourd'hui *Caicos*, l'une des îles Lucayes dans l'Amérique septentrionale. Colomb y aborda le 13 octobre et y chercha vainement l'or que les indigènes de Guanahani lui avaient indiqué par leurs gestes.

³ *La Fernandina*. Il la visita le 17 octobre. C'est la petite Inague, celle qu'on nomme aujourd'hui *Eruma*. Les naturels de Ferdinanda, dit-il dans son journal, ont le même langage, les mêmes mœurs que ceux des autres îles que j'ai découvertes, mais ils m'ont paru plus civilisés, plus rusés parce qu'ils apportèrent à titre d'échange, sur mon vaisseau, du coton et d'autres petites choses pour lesquels ils savaient mieux débattre leurs intérêts. Il vit dans cette île des morceaux de toile de coton ressemblant à des man-

bella¹, à une quatrième celui de Johanna², et ainsi des autres.

Après avoir débarqué à cette dite île Johanna, je me suis avancé quelque peu sur sa côte occidentale, et l'ai trouvée si grande, qu'il me semblait qu'elle n'avait point de limite. Aussi je ne la considérai pas comme une île, mais comme la province continentale de Chatai³. Cependant je ne vis aucune ville, aucun village situé sur les frontières maritimes,

tilles. Les femmes y portaient sur le devant une petite pièce de coton qui couvrait à peine leur nudité.

¹ *Isabella*, la quatrième île découverte par Colomb et que les naturels nommaient *Saomelo*, est celle qu'on connaît aujourd'hui, dit Navarette, sous le nom d'*Inagua grande*. Notre navigateur en fait un tableau enchanteur.

² *Johanna* ou l'île de Cuba, qu'il découvrit le 28 octobre.

³ Marco Polo nous a laissé une Description del gran reino de Cathay, où Christophe Colomb se croyait transporté; de sorte qu'il se pensait en Asie, en Chine, en Tartarie ou au Japon. Il était persuadé qu'en naviguant des côtes de l'Espagne vers l'Occident, il devait arriver dans ce royaume. Sous la date du 21 octobre, il dit dans son Journal : « Quant à présent ma résolution est d'aller à la terre ferme, à la ville de *Guisay* (Quinsay) et de remettre les lettres de Votre Altesse au grand Khan, de lui demander sa réponse et de m'en revenir. » A la date du 23 octobre, il ajoute : « Je voulais partir aujourd'hui pour l'île de Cuba qui, d'après les renseignements qui m'ont été donnés par les naturels, sur son étendue, sur ses richesses, doit être Cipango. »

« Pour aller à Cuba, mes Indiens me dirent à San Salvador que je m'y rendrais en suivant le rumb ouest-sud-ouest. Si je m'en raporte aux signes qu'ils m'ont faits à ce sujet, car je n'entends pas leur langage, ce doit être effectivement l'île de Cipango dont on compte des choses si merveilleuses et qui figure sur les sphères et sur les mappemondes que j'ai vues : elle est située dans les environs. » — Ainsi il croyait que sur cette portion du territoire devait se trouver la fameuse ville de *Quinsay*, l'une des résidences du grand Khan, et il nous apprend qu'avant son départ d'Espagne, on lui avait assuré que c'était un souverain fort puissant. On sait qu'il s'at-

mais seulement quelques chaumières rustiques dont les habitants fuyaient¹ aussitôt qu'ils nous aperçurent; de sorte que je ne pouvais leur parler.

Je pénétrai plus avant, dans l'espérance de rencontrer une ville ou quelques villages. Enfin voyant que je m'étais avancé dans l'intérieur, que rien de nouveau ne paraissait sur l'horizon et que cette route me portait au nord, je me sentis disposé moi-même à fuir, car des brouillards régnaient dans cette direction, d'autant plus que j'avais le désir de me diriger vers le midi, et que les vents m'étaient contraires. Je pris donc la résolution de ne pas prolonger ces recherches et je rétrogradai afin de gagner un port que j'avais observé. De ce point, je détachai deux hommes de

tendait, d'après les dires de Toscanelli, à y voir des palais, des villes magnifiques, des édifices en marbre, etc, etc.

Colomb était donc à la fois sous les hallucinations qui l'accompagnaient et sous celles que les Indiens, qu'il n'avait pas bien compris, continuaient à entretenir dans son esprit.

¹ La terreur des indigènes de Cuba, en le voyant, provenait de ce qu'ils étaient en guerre avec les Caraïbes, et ils croyaient à une invasion de leurs ennemis. Aussi l'amiral, sous la date de 1^{er} novembre, dit : « Je crois que tous ces pays ne sont que des îles dont les habitants sont en guerre avec le grand Khan qu'ils appellent *Cavela*. Ils donnent à son royaume le nom de *Bafan*. »

Toujours dans cette erreur, le 2 novembre, Colomb résolut d'envoyer à terre deux espagnols dont l'un, *Louis de Torres*, avait vécu avec le gouverneur de Murcie, savait l'hébreu, le chaldéen et même un peu d'arabe... Il leur remit des échantillons d'épicerie pour qu'ils en recherchèssent; il leur remit en outre des instructions sur ce qu'ils devaient faire pour obtenir des informations sur le roi de ce pays, sur ce qu'ils devaient lui dire de la part du roi et de la reine de Castille, et les chargea de l'informer qu'ils lui envoyaient l'amiral pour lui porter un message et un présent. C'était le moyen de connaître l'état de son empire, l'étendue de sa puissance, et enfin de contracter avec lui des liens d'amitié.

mon équipage pour aller aux explorations, afin de rechercher s'ils trouveraient sur cette terre un roi ou quelques villes. Ils parcoururent le pays pendant trois jours et y trouvèrent de nombreuses populations, de petites habitations, mais nulle part un gouvernement quelconque. C'est ce qui les détermina à revenir. De mon côté, j'appris de quelques Indiens que j'avais rencontrés, que cette province était une île; et en conséquence je me dirigeai vers l'orient en côtoyant toujours le rivage, et m'avançai ainsi à une distance de trois cent vingt-deux milles, c'est-à-dire jusque sur la dernière limite de cette île. Je vis de ce lieu une autre île située à l'orient et à une distance de cinquante-quatre milles de Johanna. Je donnai aussitôt à cette île le nom d'*Hespanuola*¹. Pour la visiter, je dirigeai ma course vers le nord, comme je l'avais fait vers l'orient dans l'île de Johanna pendant cinq cent soixante-quatre milles. Cette Johanna et toutes les îles du même groupe sont extrêmement fertiles. Johanna est entourée d'un grand nombre de ports excellents et étendus. Je n'en vis jamais que je puisse leur comparer. Beaucoup de rivières très-grandes et très-salubres la traversent. On y trouve aussi beaucoup de hautes montagnes. Toutes ces îles en un mot sont très-belles, d'un aspect différent, commodes aux voyageurs. Elles sont remplies d'arbres très-variés et s'élevant très-haut dans l'espace. Je crois qu'ils ne sont jamais dépouillés de leurs feuilles; car je les ai vus verts et beaux comme le seraient au mois de mai, en Espagne, les arbres de notre

¹ L'*Hespanuola*, le *Bohio* des indigènes ou l'île d'*Haiti* connue aujourd'hui sous le nom de *Saint-Domingue*. Colomb la découvrit le 5 décembre. Il trouva le pays si beau qu'il appela l'une de ses parties *el Paraíso* (le paradis). Là encore, en voyant les Espagnols, les habitants prirent la fuite, croyant à une invasion de Caraïbes.

pays. Les uns donnent des fleurs, les autres des fruits, et tous déploient leurs avantages particuliers. Le rossignol¹ et d'autres passereaux de plumage différent et en nombre prodigieux, font entendre leur ramage. Tel est le spectacle dont j'ai joui au mois de novembre dans cette excursion. Dans la dite île Johanna, j'ai remarqué aussi sept à huit espèces de palmiers, dont la majesté et la beauté, ainsi que tous les autres arbres, les plantes et les fruits², surpassent facilement les nôtres. Des pins admirables, de vastes prairies, des champs non moins vastes, différents oiseaux, des fruits ou miels différents (*varia mella*), des métaux différents, à l'exception du fer, font la richesse de cette île. Dans l'île que j'ai nommée Hespanuola (Saint-Domingue) et dont j'ai parlé ci-dessus, on trouve beaucoup de belles montagnes; les champs, les forêts y sont vastes, les terres fertiles, soit pour la culture, soit pour les pâturages, et sont excellentes pour la construction³. La commodité des ports de cette île,

¹ Le docteur Martin de Moussy m'écrivit que « l'Amérique a peu d'oiseaux chanteurs proprement dits, que le seul oiseau chanteur qui y abonde, ressemble beaucoup au serin pour la grosseur et le chant. Il est vert et jaune; c'est le Hilguero, petit oiseau qui appartient au genre *fringilla*; au reste le rossignol dont il est question ne ressemble guère au nôtre par la figure et le chant. Il doit son nom au plaisir seul que ressentit Christophe Colomb, en l'entendant chanter au mois de décembre; mais on trouve à Saint-Domingue une espèce de linotte, dont le ramage a quelque chose de fort agréable. Cet oiseau est très-rare, et en général, dit Charlevoix, p. 40, le gazouillement des oiseaux ne fait pas dans ces pays-là un des agréments des bois et des campagnes. S'ils charment les yeux plus que les nôtres, ils flattent beaucoup moins les oreilles.

Il y a en Amérique des abeilles sauvages dont le miel est excellent. Voy. le P. Labat.

² Voyez la *Flore de Cuba*, par Ramon de la Sagra.

³ Le texte en cet endroit a été corrompu. Je n'affirme donc pas avoir bien saisi la pensée de Christophe Colomb.

la majesté de ces fleuves ¹ nombreux auxquels elle doit sa salubrité, tout enfin surpasse la croyance, à moins qu'on en ait été le témoin. Les arbres, les pâturages et les fruits de cette île diffèrent beaucoup de ceux de Johanna. En outre, cette dite île Hespañuola abonde en différentes espèces d'aromates ², en or et en métaux ³; les habitants des deux sexes de cette île, comme ceux des autres îles que j'ai visitées ou dont j'ai entendu parler, sont toujours nus et tels qu'ils sont venus au monde. Quelques femmes cependant couvrent leur nudité d'une feuille ou de quelque feuillage, ou d'un voile de coton ⁴ qu'elles ont préparé pour cet usage. Tous man-

¹ Les six principaux fleuves de Saint-Domingue sont : l'Ozama, la Neyca, le Macoris, l'Usague dite aussi Monte-Christo, l'Yuna et l'Artibonite, le plus étendu, le plus large de tous et coulant dans la partie occidentale de l'île d'où il se jette dans la mer.

² On y trouve des cannes à sucre, du maïs, des cacaoyers, de la vanille, du gingembre, du tabac. Dom Pedro Martyri dans *Ramusio*, t. III, p. 2 verso, nous donne sur les productions de Saint-Domingue ou de l'Hespañola, de curieux renseignements; entre autres, il nous apprend que les Aborigènes de cette île, au lieu de pain font usage de certaines racines de la grandeur et de la forme des navets ou des carottes assez douces, semblables à la châtaigne fraîche. On les nomme dans le pays *agies*. On reconnaît à cette description la solanée que Parmentier popularisa en détruisant les préjugés qu'on avait contre cette précieuse importation. Les habitants de l'île Spanuola, continue Pedro Martyri, ont encore une autre racine que les Indiens nomment *Iuca* dont ils font du pain (*cazabi*) : elle est succulente; mais ce qui est merveilleux, ajoute-t-il, c'est que celui qui boit son suc, meurt subitement, tandis que le pain que l'on en fait est sain et savoureux.

³ On y trouve des mines de cuivre, de fer.

⁴ Le mot *bombicano* du texte se dit de la soie, mais désignait aussi le coton. C'est de là qu'est venu le mot *bambagia* des Italiens pour désigner cette dernière production. Aussi Pedro Martyri, dans *Ramusio* (p. 5, verso), parlant de l'Amérique, dit : « Benche Habbino li boschi

quent de fer comme je l'ai dit : ils manquent aussi d'armes; elles leur sont inconnues pour ainsi dire; et d'ailleurs ils ne sont point aptes à en faire usage, non par la difformité de leur corps, car ils sont bien faits, mais parce qu'ils sont timides et craintifs¹. Au lieu d'armes, ils portent des roseaux durcis au soleil, et aux racines desquels ils adaptent une espèce de lame de bois sec, terminée en pointe. Ils n'osent même s'en servir, car il arriva souvent que députant deux ou trois hommes vers quelques-unes de leurs bourgades afin de conférer avec eux, une foule d'Indiens sortaient, et dès qu'ils voyaient que les nôtres s'approchaient d'eux, ils prenaient promptement la fuite, au point que les pères abandonnaient leurs enfants, et réciproquement, quoiqu'on ne leur fit aucun mal². Ce-

pieri di bambagia non dimeno non sapo farsene vestimenti il che non accada a quelli che habitano alla pianura, » et page 10, verso, cet auteur ajoute que les indigènes faisaient des étoffes de coton; c'est ce que tous les Américanistes savent fort bien.

¹ La douceur des indigènes, leur bonté, leur hospitalité, ne tardèrent pas à contraster avec la férocité des Espagnols, comme on le voit notamment dans Las Casas, qui réclama inutilement en leur faveur.

A la date du 11 octobre, Colomb, dans son journal, dit en parlant des naturels, qu'ils sont très-bien faits, ont de belles figures, que leurs cheveux sont presque aussi gros que du crin, courts et tombant jusque sur leurs sourcils; qu'ils en laissent par derrière une longue mèche qu'ils ne coupent jamais. Sous la date du 13 du même mois, il ajoute qu'ils ont tous le front et la tête beaucoup plus larges qu'aucune des races qu'il ait encore vues.

² Cette frayeur des Indiens déjà signalée peut avoir eu plusieurs causes. L'une est assez curieuse. Charlevoix dit, par exemple, p. 112 et 113, t. I^{er}, que les sauvages, en voyant Colomb prendre possession de San Salvador, s'imaginèrent qu'on jetait un sort sur eux et s'enfuirent à toutes jambes : c'était effectivement un triste sort qu'ils

pendant ceux que j'ai pu aborder, et avec lesquels j'ai pu échanger quelques paroles, je leur donnais des étoffes ou beaucoup d'autres choses sans qu'ils me donnassent autre chose en échange¹; mais, je le répète, ils sont naturellement craintifs et timides. Toutefois, quand ils se croient en sûreté, quand la crainte a disparu, alors ils se montrent simples, de bonne foi, et très-généreux dans ce qu'ils ont. Aucun d'eux ne refuse ce qu'il possède à celui qui le lui demande. Bien plus, ils nous invitaient à leur demander. Ils ont pour tous une grande affection, se plaisent à donner beaucoup pour recevoir peu, se contentent de la moindre bagatelle et même de rien du tout. J'ai défendu qu'on leur donnât des objets d'une trop mince valeur, ou tout à fait insignifiants, comme des fragments de plat, d'assiette, de verre; ceux qui recevaient des clous, des lanières pensaient être en possession des plus beaux bijoux du monde. Il arriva à l'un des matelots de recevoir pour une lanière autant d'or qu'il en faudrait pour faire trois sous d'or. D'autres hommes de l'équipage dans leurs échanges ont été traités aussi favorablement; pour de nouveaux *blancas*², pour quelques écus d'or, ces Indiens don-

attendait, et leur pressentiment malheureusement ne fut que trop réel.

¹ Dans quelques exemplaires primitifs de la lettre de Christophe Colomb, au lieu de *habebam* on trouve *habebant*, tel est l'exemplaire parisien que je reproduis. Dans ce dernier cas, il semblerait que la générosité dont il est ici question devrait être attribuée aux Indiens, et alors il faudrait peut-être traduire ce passage ainsi : Ceux que j'ai pu aborder et avec lesquels j'ai pu conférer, me comblaient de présents sans que je leur donnasse rien en retour. Mais il y a probablement altération dans l'un ou l'autre texte. S'il faut lire *habebam*, il s'ensuivrait que Colomb se répéterait un peu plus loin.

² Les *blancas* ou blancs, petites pièces d'argent ou d'alliage.

naient tout ce qu'on voulait. Ainsi, par exemple, une ou deux onces d'or pour une pièce de monnaie d'or qui n'en valait pas la moitié, ou trente à quarante livres de coton dont ces matelots connaissaient déjà la valeur¹. Enfin pour des fragments d'arc, de vase, de carafe, de poterie réfrigérante, ils donnaient du coton ou de l'or dont ils se chargeaient comme des bêtes de somme. Mais comme ces échanges étaient contraires à l'équité, je les défendis et je donnais gratuitement à ces bons Indiens beaucoup d'objets beaux et agréables que j'avais apportés avec moi, afin de me les attacher plus facilement, qu'ils se fissent chrétiens et qu'ils fussent plus portés à aimer notre roi, notre reine, nos princes, toutes les populations de l'Espagne; afin de les engager à rechercher, à amasser et à nous livrer les biens dont ils abondent et dont nous manquons totalement². Ces populations ne sont point idolâtres;

¹ Le coton était connu, mais rare en Europe avant la conquête de l'Amérique. Les Grecs, au temps de Théophraste, ne le connaissaient que par les relations des voyageurs; mais il était en usage dans la Haute-Égypte où il croît naturellement. Hérodote, parlant des embaumements, lui donne le nom de *Byssus*. Les Romains entendirent à peine parler de la plante qui le produit. Les Arabes le répandirent dans la Barbarie, la Syrie, dans le Levant; et les Espagnols, après avoir pris possession de Grenade, apprirent surtout à l'apprécier. Ils le trouvèrent naturalisé en Amérique où il avait sans doute été importé.

² Le journal de Colomb, à la date du 11 octobre, dit : « Pour nous concilier leur amitié et leur confiance et pour qu'ils se convertissent à notre sainte foi plus facilement, je crus devoir user à leur égard de douceur, et de les prendre plutôt par la persuasion que par la violence. Je donnais, en conséquence, à quelques-uns d'entre eux des bonnets de couleur, des perles de verre qu'ils mettaient à leur cou, et beaucoup d'autres choses de peu de valeur; ce

loin de là¹, ils croient que toute force, toute puissance, tous les biens se trouvent dans le ciel; ils croient même que j'en suis descendu avec mes vaisseaux et mes matelots²; et c'est ainsi qu'après avoir banni toute frayeur, nous avons été les bien venus parmi eux. Ils ne sont ni paresseux ni grossiers, ils sont au contraire spirituels et intelligents. Ceux qui naviguent sur cette mer font des récits de tout ce qui a excité leur étonnement, mais ils n'avaient jamais vu des peuples vêtus comme nous, ni des vaisseaux comme les nôtres. Aussitôt que j'eus abordé dans la première île que je rencontrai dans cette mer, je fis saisir comme prisonniers quelques Indiens, afin qu'ils nous apprissent ce qu'ils savaient de ces îles et nous aidassent à les connaître. Ce procédé réussit parfaitement, car bientôt nous nous comprîmes par gestes, par signes, et enfin par les paroles : ce qui nous

qui leur fit grand plaisir et nous procura leur affection. Ils venaient ensuite à la nage aux embarcations des navires dans lesquels nous étions, et nous apportaient des perroquets, du fil de coton, des zagaies, et les échangeaient avec nous.

¹ L'idolâtrie des indigènes a depuis été reconnue. Quel peuple d'ailleurs n'est ou n'a pas été idolâtre ? Aussi C. Colomb dit dans son journal que les naturels prient devant leurs images comme nous prions devant les nôtres.

² L'amiral parle souvent de l'illusion des indigènes qui croyaient, en le voyant, se trouver devant des hommes célestes. « Je ne tardai pas, dit-il dans son journal, à voir deux ou trois peuplades dont les habitants venaient tous à la plage : les uns apportaient de l'eau, les autres des comestibles; d'autres, voyant que je ne me disposais pas à aller à terre, se jetaient à la mer et venaient nous trouver. Nous comprîmes qu'ils nous demandaient si nous n'étions pas descendus du ciel ? D'autres appelaient à grands cris tous les habitants, hommes et femmes. — « Venez voir, leur disaient-ils, des hommes qui sont descendus du ciel. Apportez-leur à manger. »

fut de la plus grande utilité. Ils viennent avec moi, et quoique déjà depuis longtemps ils ne nous quittent pas, ils continuent à croire que je suis descendu du ciel, et ils sont les premiers, partout où nous abordons, à dire aux autres à haute voix : « Venez, venez, vous verrez des habitants du ciel. » Aussi les femmes comme les hommes, les enfants, comme les adultes, les jeunes gens comme les vieillards, après s'être remis de la frayeur qu'ils avaient d'abord éprouvée, accouraient à l'envi pour nous contempler. Une grande foule se formait ainsi, dans laquelle les uns nous apportaient à manger, les autres à boire, et cet empressement était empreint d'un amour et d'une bienveillance incroyables.

Chacune de ces îles possède beaucoup de bateaux creusés dans des troncs d'arbre ; quoique plus étroits que nos birèmes ; ils y ressemblent par leur longueur et par leur forme, mais ils les surpassent en vitesse ; tous sont dirigés seulement par des rameurs. Il y en a de grands, de moyens, de petits, et l'on en voit quelquefois de plus grands¹ que les birèmes que conduisent dix-huit de nos rameurs. C'est avec ces pirogues que les indigènes visitent toutes ces îles qui sont innombrables ; qu'ils font leur commerce et leurs échanges. J'en ai vu quelques-unes qui contenaient soixante-dix ou quatre-vingts rameurs. Parmi les habitants

¹ C. Colomb, dans son journal à la date du 13 octobre, parlant des indigènes de l'île de Guanahani, dit : « Ils vinrent à mon vaisseau dans des pirogues faites de tronc d'arbre, comme de longs canots et tout d'une pièce, travaillées merveilleusement pour ce pays : les unes sont assez grandes et portaient jusqu'à quarante-cinq hommes, d'autres sont plus petites : il y en avait même qui ne pouvaient contenir qu'un seul homme. Ils ramaient avec une espèce de pelle à four, au moyen de laquelle ils donnaient à leurs barques une merveilleuse vitesse.

de ces îles, aucune différence dans la physionomie, dans les mœurs, dans le langage ¹. Ils se comprennent tous. Cette identité est fort importante pour la réussite du projet de notre roi Sérénissime, qui, je le crois, désire convertir ces populations à la foi chrétienne; et elles y sont bien disposées, du moins autant que j'ai pu le comprendre.

J'ai raconté plus haut comment je suis entré dans l'île de Johana (Cuba), en suivant dans ma route une ligne droite du couchant à l'orient, pendant un trajet de trois cent vingt-deux milles. Cette course m'a convaincu et me fait dire ici que cette Johana est plus grande que l'Angleterre et l'Écosse ensemble, car après avoir franchi ces trois cent vingt-deux milles, on aperçoit dans la partie occidentale deux provinces que je n'ai point visitées, et dont l'une est appelée

¹ A Saint-Domingue, dit Charlevoix, t. 1^{er}, p. 69, le langage n'était pas entièrement uniforme dans toute l'île : chaque province avait son dialecte particulier, mais on s'entendait partout. La langue qu'on parlait dans le milieu de l'île était la plus estimée : on la regardait même comme une langue sacrée, et elle avait cours dans les autres provinces. Elle n'avait rien de barbare et s'apprenait facilement.

Le docteur Martin de Moussy, relativement à ce passage de Colomb, m'écrit que « la langue qui se parlait alors dans cette partie de l'Amérique était sans nul doute le Guarani; que cet idiome était celui des Caraïbes; qu'il était, et est encore aujourd'hui celui de la plupart des Indiens de la Terre-ferme, des Guyanes et du Brésil; qu'avec ses différents dialectes, les Indiens le parlaient du golfe du Mexique à la Plata, de l'Océan aux Andes, c'est-à-dire sur une étendue de 50° en latitude, et de 20° en longitude; que les Portugais furent tellement frappés de ce phénomène qu'ils le désignèrent sous le nom de *língua geral*, la langue générale; qu'après le Guarani, l'idiome le plus répandu dans l'Amérique du Sud était le Quichua qui se parlait et se parle encore sur tous les plateaux des Andes et qui était la langue nationale de l'empire des Incas. »

*Anan*¹ par les Indiens. Les habitants y naissent avec une queue². Ces deux provinces ont cent quatre-vingt milles d'étendue, d'après le dire des Indiens que j'emmène avec moi, et qui les nomment toutes des fles. Le circuit de l'*Hespañuola* (Saint-Domingue) est plus vaste que celui de tout l'Espagne, depuis Cologne jusqu'à Fontarabie. Cela s'explique facilement, puisque l'un des quatre côtés que j'ai parcourus en ligne droite d'occident en orient, mesure cinq cent quarante milles. Cette île importante, qui mérite d'être appréciée, j'en ai pris solennellement possession comme de toutes les autres, pour notre roi invincible. Ledit roi, dès à présent, y est reconnu comme souverain. J'y ai ordonné la construction d'une grande ville, dans le lieu le plus favorable pour notre avantage et notre commerce. Je lui ai donné le nom de la Nativité du Seigneur³ et en ai pris particulièrement possession. La citadelle doit être achevée en ce moment. En tout cas j'y ai mis le nombre d'hommes nécessaires, avec des armes de toutes espèces et des vivres pour plus d'une année. J'y ai aussi laissé

¹ *Anan*. Ne serait-ce pas *Amanas* ou quelques-unes des fles Turques au nord de Saint-Domingue ?

² Les hommes à queue dont il est ici question ne sont assurément que des singes. Je crois avoir vu dans Hérodote ou dans Pline la mention d'une race humaine également remarquable par cet appendice. Des voyageurs anciens, notamment Paul Lucas et Monconys, parlent aussi d'hommes à queue comme nous parlerions d'homme des bois ou Orang-Outan.

³ Don Pedro Martyri (p. 5) dit que l'amiral, à cet effet, choisit un lieu élevé à proximité d'un bon port; qu'il y fit élever une cité, des habitations et une église dans laquelle, le jour de l'Épiphanie, il fit solennellement chanter une messe par treize prêtres, et que ce fut la première qu'on y célébra dans le Nouveau-Monde en l'honneur de Dieu, notre Seigneur.

une caravelle pour en construire d'autres, ainsi que des hommes experts dans ce genre de travail. Je leur ai laissé en outre la bienveillance et l'amitié du roi¹ de cette île à notre égard. Ces insulaires sont très-aimables, très-bons, au point que ledit roi se fait gloire de me nommer son frère. Si ces indigènes s'avisait de changer de sentiment, de vouloir inquiéter ceux qui sont restés dans la citadelle, ils ne le pourraient pas, parce qu'ils manquent d'armes, qu'ils sont nus et très-craintifs. Ainsi les gens occupant cette citadelle peuvent tenir cette île en leur pouvoir sans aucun danger, pourvu qu'ils ne manquent point aux lois et au gouvernement que j'ai établis². Dans toutes ces îles, d'après ce que j'ai remarqué, chaque habitant n'a qu'une femme, à l'exception des princes ou rois, qui peuvent en avoir vingt³. Les femmes paraissent travailler plus que les

¹ Le Cacique *Guacaniagari*.

² Ch. Colomb était naturellement bon et ne se doutait pas que son ami Las Casas aurait bientôt à gémir sur le sort de ces trop confiants et trop hospitaliers indigènes. « Il semble, dit ce dernier, que Dieu ait inspiré à ces peuples une douceur semblable à celle des agneaux et que les Espagnols, qui sont venus troubler leur tranquillité, ressemblaient à des loups, à des lions pressés par la faim, à des tigres féroces. Pendant quarante ans, ils ne se sont appliqués à autre chose qu'à massacrer ces pauvres insulaires en leur faisant souffrir toutes sortes de tourments et de supplices. En telle sorte que cette île, qui contenait environ trois millions de naturels avant l'arrivée des Européens, n'en contient pas maintenant trois cents. »

³ Oviedo, dans Ramusio, page 54, dit que les Caciques et seigneurs ont autant de femmes qu'ils veulent en prendre. — Behechio, roi de Xaragua, dont la domination s'étendait sur toute la côte occidentale et sur une partie de la côte méridionale de Saint-Domingue, voulait bien se contenter de trente-deux femmes. La polygamie, ajoute le Dr Martin de Moussy, existait chez toutes

hommes. Je ne puis affirmer que la propriété¹ ne soit établie dans leurs mœurs, car j'ai vu que celui qui a partagé avec les autres, et surtout les provisions, les vivres et objets de consommation. Je n'ai vu chez eux aucun monstre, comme on se l'était imaginé², mais des hommes remplis d'égards et de bienveillance. Ils ne sont point noirs comme les Éthiopiens; leurs cheveux sont plats et tombants. Ils ne font point leurs demeures dans les lieux exposés à la chaleur directe du soleil, car elle est très-forte, parce que cette île n'est éloignée, je pense, de la ligne équinoxiale que de vingt-six degrés. Sur le sommet des montagnes le froid est très-rigoureux, mais les habitants savent s'en garantir en se nourrissant d'aliments très-chauds. Je n'ai donc point vu de monstres parmi eux, et je n'ai point appris qu'il en existât ailleurs, excepté dans l'île Carai³, qui est la seconde

les nations américaines réunies en société. Elle existe encore aujourd'hui chez les Indiens non chrétiens; par exemple, les Chiriguano, les Araucans, etc.

¹ Les naturels ne connaissent pas la propriété telle qu'elle a été organisée parmi nous; ils ne connaissent pas non plus la misère, le paupérisme, le vol, le brigandage. Tous vivaient simplement et se contentaient de peu. Las Casas, parlant d'eux à l'occasion de l'île Hispaniola, dit que les enfants des princes et des grands seigneurs y vivaient aussi frugalement que les enfants du plus obscur des Indiens.

² D'après les récits de Marco Polo. Le mot *monstrum* semble désigner ici un homme cruel.

³ C. Colomb parle ici du cap *Cabron* (cap del Enamorado), qu'il découvrit le 9 janvier. Les naturels étaient bien différents des Indiens qu'il avait observés jusqu'alors : ils avaient l'aspect farouche et étaient peints d'une manière hideuse, portant leurs cheveux longs et noués par derrière et ornés de plumes de perroquet. L'un d'eux visita la caravelle de Colomb et lui parla d'une île Mantitino ou Matityna, habitée seulement par des femmes, qui recevaient les

qui se présente aux regards de ceux qui vont de l'île Hespànuola dans l'Inde. Les habitants de Caraï se nourrissent de chair humaine. Ils ont différentes sortes de bateaux, avec lesquels ils abordent dans toutes les îles indiennes, dévastent, pillent tout ce qui tombe sous leurs mains. Ils ressemblent, du reste, aux autres insulaires; mais ils ont les cheveux longs, à la manière des femmes, et se servent d'arcs et de flèches en forme de javeline. Ces projectiles sont faits de roseaux auxquels ils adaptent, à la partie la plus grosse, une pointe dure. C'est pour cela qu'ils sont considérés comme plus cruels que les autres, aussi leurs voisins sont-ils à leur égard dans une terreur continuelle; mais je ne les crains pas plus que les autres. Ils fréquentent les femmes qui habitent l'île de Mateunin, la première que l'on rencontre en partant de l'île Hespànuola pour se diriger

Caraïbes parmi elles une fois par an à l'effet de perpétuer la population. Elles gardent les filles provenant de ces unions et envoient à leurs pères les enfants mâles qu'elles en ont eu. Les femmes caraïbes accouchent sans peine, et dès le lendemain elles reprennent leurs travaux, tandis que les maris se mettent au lit. C'est ce que raconte Pedro Martyri auquel on peut reconrîr. Il n'en fallut pas davantage pour que l'amiral crût y reconnaître l'île des Amazones. Ce fut une de ses illusions provenant de la lecture de Marco Polo.

Les Caraïbes ou Cannibales habitent encore une partie des Antilles, mais ils ont été presque entièrement détruits. Cependant ils sont assez nombreux dans l'île Saint-Vincent. La férocité des Caraïbes est mentionnée par Garcilasso de la Vega, par Lopez de Gomara, par Las Casas, par Oviedo, etc. Quoique leurs mœurs soient fort changées depuis leur contact avec les Européens, il n'en reste pas moins à rechercher les causes de la douceur des indigènes des Petites-Antilles; pourquoi, enfin, les Cannibales que les premiers avaient au sud pour voisins et les Floridiens qu'ils avaient au nord, étaient également anthropophages?

dans l'Inde. Ces femmes ne s'adonnent à aucun des travaux de leur sexe, mais se servent d'arcs et de zaguaias, comme leurs maris, dont j'ai parlé. Elles se couvrent aussi de feuilles de cuivre, métal qui abonde chez elles.

On m'assure qu'il existe encore une île plus grande que l'Hespañuola, dont les habitants n'ont point de poils, et qu'on y trouve beaucoup plus d'or que dans les autres. Les insulaires de Cuba et les Indiens que j'emmène avec moi confirmeront tout ce que je dis dans cette lettre¹.

Enfin, pour abrégé le récit de mes découvertes depuis mon départ et mon retour, je promets à nos rois invincibles, qui m'ont accordé un petit secours, que je leur donnerai autant d'or qu'ils en auront besoin, autant d'aromates qu'ils le désireront, ainsi que du coton et de la gomme, qu'on n'a trouvés seulement que dans la Chine; je leur fournirai, en outre, autant de bois d'aloès², autant d'esclaves³..... qu'ils en exigeront; enfin de la rhubarbe et

¹ C. Colomb revint à Barcelone avec six Indiens au mois de mars 1493. Il y apporta des curiosités et des productions diverses.

² Ch. Colomb, dans son journal à la date du 21 octobre, en parlant de San Salvador, dit qu'il vient d'apprendre à connaître le bois d'aloès (*liña los*) et qu'il est déterminé à en faire porter dix quintaux à son navire parce qu'on lui a dit qu'il est d'un grand prix. Ce bois d'aloès (*agallochum*) est un grand arbre de la famille des Euphorbes dont le bois brûle avec une odeur agréable.

³ Le texte où l'on trouve les mots *servorum hydrophilatorum* aliàs *hydolatrorum* paraît être encore corrompu dans ce passage. Colomb ayant dit que les Indiens ne sont pas idolâtres, se contredirait en employant ici ce dernier mot, et celui d'*hydrophilatorum* n'est point latin. Je crois, sauf meilleur avis, qu'il faut lire soit *indigenetum*, soit *indigenarum*, soit *incolarum*; mais comme il est toujours dangereux d'opérer une substitution en pareil cas, je conserverai le mot *hydrophilatorum*, que je considérerai comme forgé du grec, et je lui donnerai le sens d'amis des eaux, de navigateurs. Effectivement

autres espèces d'aromates¹, qu'on a trouvées ou que pourront trouver par la suite les hommes que j'ai laissés dans la citadelle, car, après être resté dans la ville de la Nativité pour diriger sa fondation, celle de la forteresse et mettre tout en sûreté, je n'ai différé mon retour en Espagne qu'autant que les vents m'y ont forcé. Bien que toute cette expédition soit importante, et presque incroyable, elle eût été bien plus merveilleuse encore, si j'avais eu le nombre de vaisseaux nécessaires. Quoi qu'il en soit, elle tient du prodige et est bien au-dessus de mon mérite, mais elle a été la récompense de notre foi catholique² et celle de la piété de nos rois, puisque ce que l'intelligence humaine ne pourrait exécuter, l'intelligence divine le fait en donnant aux hommes une puissance surnaturelle. C'est ainsi que Dieu exauce les vœux de ses serviteurs et de ceux qui observent ses commandements, en les faisant triompher de ce qui semble impossible. C'est ce qui nous est arrivé dans une entre-

C. Colomb a fait remarquer plus haut que ces Indiens n'étaient pas sans une certaine habileté sur mer, et il était alors bien naturel qu'il eût l'idée de les voir un jour employés comme matelots dans la marine espagnole. Ce parti eût été bien plus judicieux que celui d'anéantir ces malheureuses populations qui avaient tant de qualités aimables.

¹ Le mot *aromate* qu'emploie C. Colomb, et qui se représente encore ici, mérite quelque attention de la part du lecteur. Il ne désigne pas proprement ce que nous entendons par le mot *épice*, mais des drogues pharmaceutiques : aussi la rhubarbe déjà mentionnée rentre dans cette catégorie. Cela est si vrai que l'*aromatarius* était ce que nous appelons aujourd'hui pharmacien, et ce mot est encore employé dans ce sens dans un concile qui fut tenu en Espagne en 1585.

² L'esprit de prosélytisme dominait Colomb lui-même, comme il dominait l'Espagne et le Portugal à cette époque.

prise que les forces des mortels n'avaient pu exécuter jusqu'à présent; car, si quelqu'un a parlé des îles que j'ai visitées, ce n'a été qu'avec doute, d'une manière obscure; aussi personne n'a encore assuré les avoir vues ¹. Aussi ce qu'on avait pu en dire ressemblait à une fable. Que le roi, la reine, les princes, leurs sujets et toute la chrétienté rendent avec moi des actions de grâce à notre sauveur Jésus-Christ, qui nous a favorisés, en nous mettant à même de remporter une victoire si grande, et d'en recueillir les fruits. Que des processions, que des sacrifices solennels soient faits; que les églises se décorent de feuillages; que Jésus-Christ tressaille de joie sur la terre comme dans les cieux, puisque tant de peuples, auparavant damnés, vont être sauvés. Réjouissons-nous aussi du triomphe de la foi catholique ² et de l'accroissement des biens temporels auxquels l'Espagne et toute la chrétienté vont prendre part. Tel est le récit sommaire que je vous adresse. Adieu.

Christophe Colomb,

amiral de la Flotte océanique.

Lisbonne, la première des Îles de Mara.

¹ On croirait, en lisant ces mots, sans y bien réfléchir, que Colomb parle ici de l'Amérique ou, pour mieux m'exprimer, du monde transatlantique dont il est question dans Platon et ailleurs, notamment dans la *Revue américaine*, t. 1; mais ce n'est pas à cela qu'il fait allusion, car il croyait encore qu'il avait été dans les Indes-Orientales, dans le pays des épices et des perles.

² Les indigènes sont ce qu'ils étaient, et malgré les persécutions religieuses qu'ils ont subies, ils n'ont guère changé que le nom de leur religion, du moins dans tous les États-Unis. Voyez H. Schoolcraft.

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE

LISTE DES PRINCIPALES ÉDITIONS DE LA LETTRE DE CHRISTOPHE COLOMB

1493. Epistola Cristofori Colom : cui etas nostra multum debet : de Insulis Indie supra Gangem nuper inuentis, ad quas perquirendas octavo antea mense auspiciis et ere invictissimoy Fernādi et Helisabet Hispaniay regū missus fuerat : ad magnificum Dñm Gabrielem Sanchis eorundem senerissimoy regum tesaurarium missa : quā nobilis ac litteratus vir Leander de Cosco ab Hispano idiomate in latinum cōuertit, tertio kal's maij mccccxiii, Pontificatus Alexandri Secti anno primo ; in-4° de quatre feuillets.

Précieuse et rarissime édition, dit Ternaux, que l'on croit sortie des presses d'Étienne Plauck. C'est le premier ouvrage sur l'Amérique, que l'on connaisse jusqu'à présent.

1493. De Insulis inuentis Epistola Cristoferi Colom (cui etas nostra multū debet : de Insulis in mari Indico nup̄ inuētis, ad quas perquirendas octauo antea mense, auspicijs et ere Innictissimi Ferdinandi Hispaniarum Regis missus fuerat) ad magnificum Dñm Raphaelez Sanxis : eiusdē serenissimi Regis The-saurariū missa. quam nobilis ac litterat⁹ vir Aliander d Cosco : ab Hispano ydeomate (sic) in latinū conuertit : tertio kl's maij M cccxciiij. Pontificatus Alexandri Sexti, anno primo ; petit in-8° de 10 feuillets, fig. en bois (gothique).

1493. Questa e la hystoria della inuentioe della diese Isole di Can-naria Indiane, extracte duna epistola di Christofano Colombo ⁊ per inesser Guiliano Dati, traducta de latino in uersi uul-gari a laude e gloria della celestiale corte ⁊ a consolacione della Christiana religione ⁊ apregghiera del magnifico cava-lier miser Giouan filippo Delignamine, domestico familiare dello sacratissimo Re di Spagna christianissimo a di xxy, doctobre m. cccc. lxxxxiii (A la fin :) Fijnjs. Joannes dictus Florentinus ; in-4° de quatre f. à deux col.

Sous ce titre, il a paru à Florence deux éditions successives d'une traduction en vers italiens de la première *Lettre* de Colomb. L'une, datée du 25 octobre, est imprimée en types gothiques ; l'autre, datée du jour suivant, est imprimée en caractères romains.

1494. *Epistola de insulis de nouo repertis*. Impressa Parisius (sic), in cāpo Gaillardi; in-4° de quatre feuillets (gothique).

Édition imprimée par Guy Marchand vers 1494.

- 1494 ou 1495. *De insulis meridiani atqz indici maris nuper inuentis*; in-4° de 10 feuillets.

Publié à Pise, et très-probablement imprimé par François Girardenghi.

1497. *Eyn schon hubsch lesen von etlichen inszlen die do in kurtzen zyten funden synd durch de kunig von Hispania*. Vnd sagt vo grossen wunderlichen dingen die in deselbe inszlen synd. (A la fin :) *Getruckt zu Strassburg, vff gruneck vß meister Bartlomesz Kuestler ym iar M. cccc. æcviij, vff sant Jeronymus tag*; in-4° de 8 feuillets (gothique).

Traduction allemande de la lettre de Colomb. C'est le premier ouvrage allemand que l'on connaisse sur l'Amérique.

1504. *De insulis inuentis epistola*. *Granata*; in-8° de 10 feuillets (gothique).

On voit au dernier feuillet le portrait du roi Ferdinand d'Espagne, et au verso le mot *Granata*, avec les armes de cette ville.

(Extrait de la Bibliographie américaine formant le tome I^{er} de la seconde série de la *Revue américaine*, publiée sous les auspices de la Société d'Ethnographie et du Comité d'Archéologie américaine.)







